Document generated on 08/12/2025 4:59 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Normand de Bellefeuille, Patrick Boulanger, Dominique Robert

Jacques Paquin

Number 159, Fall 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/81984ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Paquin, J. (2015). Review of [Normand de Bellefeuille, Patrick Boulanger, Dominique Robert]. *Lettres québécoises*, (159), 52–53.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par JACQUES PAQUIN

☆☆☆ ½

NORMAND DE BELLEFEUILLE
Le poème est une maison de long séjour
avec des œuvres de Pierre Fortin
Montréal, Le Noroît, 2014, 174 p., 24 $ (papier), 17,99 $ (numérique).

Ce que dit le poème

Le dernier recueil de Normand de Bellefeuille offre 148 variations de sa conception du poème.

Il arrive qu'un poète sente le besoin de définir son art poétique, mais, habituellement, celui-ci se résume à un poème unique ou à une préface, parfois à un essai. De Bellefeuille y consacre quant à lui un recueil entier. Les poèmes numérotés, mais non paginés, sont divisés de manière inégale par des tableaux de Pierre Fortin, des illustrations d'un chromatisme sombre et aux formes vaguement surréalistes. Le premier tiers environ du recueil fait défiler des définitions de poème suivies au vers suivant de celles de l'image, qui se recoupent le plus souvent, comme si l'un et l'autre ne se distinguaient pas sur le plan de leurs effets, tout en étant distincts. Lisons le début du premier texte : « le poème est irraison / l'image est irraison » // le poème est un pacte / l'image est un pacte » (non paginé). Donc le poème est une chose, l'image autre chose, mais tous deux vont dans la même direction. Jacques Derrida, que De Bellefeuille cite ponctuellement, semble l'avoir inspiré, comme dans ce vers, « le poème est survie et témoignage », qui renvoie à un article du philosophe sur la Shoah. Beaucoup de lecteurs curieux de poésie tout comme ceux qui écrivent en amateur ou qui en font profession, trouveront matière à réflexion dans ce florilège de pensées sur le poème écrites en vers. Ce sont donc au premier chef des poèmes qui parlent du poème.

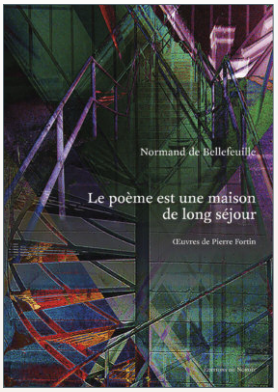
> ***La blessure, la souffrance y sont manifestes mais, nous avertit le poète, le poème n'offre aucune consolation.***

Une dimension intime

Ce serait déjà beaucoup, mais la poésie « didactique » de De Bellefeuille va plus loin, elle transmet une expérience vécue du travail du poète qui lui évite de céder au ton sentencieux. L'investissement du poète ne fait pas de doute, le lecteur étant souvent pris à partie à la fin des vers :

le poème
tout comme l'image
n'a rien à voir
avec l'expérience du malheur
[…]
il ne reproduit alors
que le rythme du malheur
mais jamais sa théorie

oubliez ça ! (poème 72)



NORMAND DE BELLEFEUILLE

Oscillant entre ce que *dit* le poème et ce qu'*est* le poème, entre la lucidité et le senti, comme il l'a toujours fait d'une certaine façon dans son œuvre, De Bellefeuille livre aussi certaines zones de son espace intime. La figure du père disparu émerge, par instants, dans ces tentatives de définition, ces travaux d'approche, conférant au recueil une démarche en quête d'un apaisement voué à l'échec. La blessure, la souffrance y sont manifestes mais, nous avertit le poète, le poème n'offre aucune consolation. Les textes poétiques incarnent dans leur forme même l'expérience verbale de ce deuil perpétuel. On peut déjà s'attendre à une suite qui s'appellera « Le poème est une maison de bord de mer », second volet de ce catalogue « affectueux ».

☆☆☆

PATRICK BOULANGER
La festive catastrophe
avec des œuvres de Lynda Baril
Trois-Rivières, Art Le Sabord, coll. « collection2 », 2014, 62 p., 12 $.

Portrait du poète en animalier

Le dernier recueil de Patrick Boulanger explore l'obscur à travers un bestiaire d'une âpre beauté.

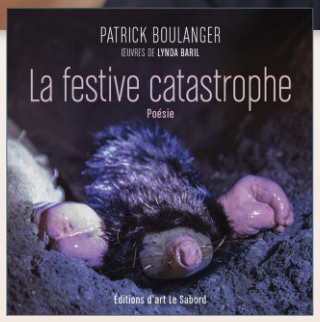
J'avais beaucoup aimé la parution du bestiaire d'Anthony Phelps (*L'araignée chiromancienne*) dans la collection « collection² » des Éditions d'art le Sabord. Le nom de cette petite collection lui vient du format du recueil qui forme un carré parfait. Les lecteurs peuvent ainsi se procurer un livre d'art à peu de frais, puisque le poète est toujours jumelé à un artiste visuel, et jouir du plaisir de tourner les pages en papier glacé.

Bêtes de l'ombre

Le bestiaire de poche de Boulanger ne m'a pas déçu non plus, bien que le titre m'ait laissé un peu interdit parce que je n'aime pas particulièrement les formules paradoxales (autrefois si, me diront certains). Et je ne sais toujours pas, à la fin de ma lecture, ce qui relie l'intitulé aux onze poèmes du livre. En réalité, ce sont neuf « bêtes » qui ont été élues par le poème, les deux autres textes, qui se trouvent à la fin du recueil, s'apparentant à une méditation sur l'origine

> ***Ce sont neuf « bêtes » qui ont été élues par le poème.***

PATRICK BOULANGER



et le sort de l'humanité (« Sous terre » et « Au laboratoire »). Malgré la première partie du titre général, il ne faut pas s'attendre à lire un recueil jovial ou proche du registre de Jules Renard dans ses petites *Histoires naturelles* qu'on fait lire aux enfants. Non, Boulanger écrit toujours à l'orée d'un monde sombre et sans doute le choix de certains animaux est-il révélateur de cette inclination : le corbeau, l'araignée, la taupe, le papillon de nuit. Contrairement à la tradition du bestiaire, qui remonte au Moyen Âge, et malgré le format réduit qui les accueille, tous les poèmes, sauf le dernier, comptent systématiquement trois pages. Et tous sont d'une égale beauté, mais j'ai une préférence pour « Taupe » :

> *À l'heure de repousser les limites du mépris*
> *S'enfoncer vers les aubes millénaires*
> *Sans oublier les fantômes les poisons les chastes*
> *Approfondi la cellule de l'opacité*
> *La fabrique d'apesanteur*
>
> *Descendre jusqu'au velouté*
> *Dissoudre le concept d'espèce* (p. 43)

La Bête et le monstre

Les deux derniers poèmes semblent désigner les seules avenues possibles de ces bêtes : la mort ou le laboratoire. Mais on peut se demander si le sort de ces bêtes ne désigne pas en même temps ce qui guette l'espèce humaine. La forme infinitive est employée invariablement, comme si les titres répondaient à la question « comment être » : corbeau ou taupe ou renard. Un choix verbal qui m'apparaît discutable.

Les illustrations de l'artiste trifluvienne Lynda Baril, qui conviennent parfaitement à l'atmosphère d'étrangeté du recueil, montrent des sculptures animales auxquelles sont greffées, pour chacune d'elles, des mains saisies dans diverses positions, ouvertes ou fermées. Comme si nous passions de la bête au monstre. L'exergue du recueil résume bien ce bestiaire fascinant né de la rencontre entre le poète et l'artiste : « Tous les êtres sont piégés / entre les griffes d'une seule bête » (p. 5).

☆☆☆

DOMINIQUE ROBERT
La cérémonie du Maître
Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2014, 150 p., 15,95 $.

Une poésie cérémonieuse

Dominique Robert signe un recueil conceptuel dans lequel la cartographie joue un rôle déterminant.

Toujours fidèle aux Herbes rouges, chez qui elle a publié les sept derniers recueils, Robert propose cette fois au lecteur une aventure poétique qui exige de lui qu'il suive les moindres méandres de cette poésie polymorphe. Les quatre divisions du livre, rattachées entre elles par le parcours de la lectrice en compagnie d'Edgar Allan Poe (mais si !), ont été mûrement réfléchies comme un projet axé sur une cartographie de l'imaginaire, à l'image des grands archétypes comme *L'enfer* de Dante, l'*Odyssée*, le *Don Quichotte* et même *Le petit prince*. Comme elle l'explique dans son avant-propos, la poète « a voulu bricoler une carte bonne pour nous orienter, mon histoire et moi, dans notre monde et dans notre temps » (p. 10). Je ne sais pas si l'auteure a aussi lu *L'amélanchier* de Jacques Ferron, mais on ne peut manquer de relever des similarités avec la narratrice Tinamer, descendante de marins, qui amorce elle aussi son récit en vue de trouver son orientation.

Sous le signe de la postmodernité

Tout en puisant dans les grands récits occidentaux, le parcours de la poète est teinté d'orientalisme (vous percevez la parenté phonétique avec le désir de s'orienter ?), le but de la promenade de la première section étant d'aller à la rencontre d'un Maître, comme ces chevaliers japonais de l'époque des *shoguns*, évoqués au passage. La deuxième section, « Sur la route avec Poe », prolonge cette quête territoriale qui consiste à prospecter le patrimoine littéraire, québécois ou étranger. On y croise le personnage bien connu de Réjean Ducharme, Bérénice Einberg qui, elle, méprise toute figure d'autorité, plus attirée par la table rase que par l'aménagement de la mémoire. Il serait trop fastidieux d'énumérer toutes les références, savantes ou populaires (film western, manga, etc.) qui parsèment les pages de cet ouvrage et qui font entrer la poésie dans l'esthétique dite postmoderne. Quant à la section « Une saison d'environ dix pages en enfer », elle frappe l'imagination, avec cette descente aux enfers qui couple l'enfer dantesque et celui de Rimbaud, rejoints par Isidore Ducasse et quelques autres. On y peut y lire maintes atrocités dont finira par se détourner la narratrice.

Un peu trop conceptuel

Malgré la richesse et la profondeur de champ de ce recueil, je suis resté sur la voie de service, admirant la déambulation de ces personnages issus d'un patrimoine littéraire impressionnant, mais dont le destin, au sein de ces pages, ne m'a pas touché outre mesure. C'est la raison pour laquelle j'ai qualifié ce recueil de cérémonieux : il force le respect mais uniquement sur le plan cérébral sans toutefois, pour ma part, emporter mon adhésion pleine et entière.